Le *galoubet* des jeunes troubadours
Anime encore et les chants et les danses.
MILLEVOYE.

— **Encycl.** Instrument cher aux Provençaux, dont il fait les délices depuis plusieurs siècles, le *galoubet* est une petite flûte à bec, une espèce de flageolet, dont l'exécutant joue de la main gauche, tandis que de la droite il marque allégrement le rythme sur le tambourin; car les deux instruments se jouent simultanément et l'un ne va jamais sans l'autre, ce qui ne manque pas d'originalité.

Galoubet et tambourin sont provençaux. Quelques-uns, à la vérité, les font tous deux venir des Grecs, par lesquels ils auraient été importés dans le pays de Roumanille, de Frédéric Mistral et de Félicien David, 600 ans environ avant Jésus-Christ; mais, si cette tradition est exacte, que prouverait-elle? que le tambourin et le *galoubet* sont devenus provençaux par assimilation, tout comme les Francs sont devenus Français. Ce qui est certain, c'est que le tambourin (et lorsqu'on dit seulement « tambourin », on comprend sous cette unique appellation les deux instruments inséparables) est devenu l'instrument national de la Provence, qu'il caractérise, et qu'il semble que celle-ci ne saurait pas plus exister sans celui-là que celui-là sans celle-ci.

Nous allons emprunter quelques détails à un livre très-original de M. Vidal, ancien typographe à Aix, livre imprimé en français et en provençal, et publié à Aix, en 1865, sous ce titre : *lou Tambourin*.

Le *galoubet*, dit l'auteur, que l'on appelle aussi *flûtet* ou *flaviutet*, est une petite flûte à bec, d'environ 0m,25 de longueur, selon le ton dans lequel est l'instrument; car, pour atténuer les difficultés et l'accorder plus aisément avec les autres instruments, on le diapasonne sur quatre tons différents : *la*, *si* bémol, *ut*, *ré*, ce qui facilite l'exécution dans tel ou tel ton quand il est en corps de musique. Autrement, un tambourin, jouant seul, se sert du *galoubet* en *ut*, ou bien de celui de Sainte-Baraude. Le flûtet est tourné au buis ou en ébène, et est livré ainsi à 3 ou 6 francs. Le *galoubet* est percé seulement de trois trous, qui se trouvent vers le bas : deux devant, du côté de la lumière, et un dessous. On le tient de la main gauche, à l'aide du petit doigt et de l'annulaire; ensuite, le majeur bouche le trou d'en bas, l'index celui du dessus et le pouce celui de derrière. Son diapason s'étend à deux octaves; mais le *ré* grave, l'*ut* et le *ré* aigus sortent si difficilement qu'on peut le réduire à un intervalle de treizième. Sans être musicien, on comprend qu'avec le peu de ressources qu'offre cet instrument, il faut être doué d'un *siffler* d'une manière convenable... Pour ne pas rechercher la dénomination de l'instrument provençal en dehors de notre langue, nous serions disposé à croire que le nom de *galoubet* se dit pour *regalo-aubeto*, de même que *galo-bouentèms* (Roger Bontemps), *galapastre* (bergeronnette) se disent pour *regalo-boueu-tèms*, *regalo-pastre*.

» Le *galoubet*, qui est de deux octaves plus élevé que la flûte traversière, dite aussi *flûte-quenne* ou *allemande*, a un son clair et aigu qui se marie bien avec la sonorité sourde des vibrations du tambourin, dont le retentissement produit un ensemble très-harmonieux; celui-ci frappe sans cesse la basse et couvre à merveille le chant qui, sans cela, paraîtrait trop criard. On fait également des flûtets moins minces, et, par conséquent, plus sonores; on les appelle communément des *saints-barnabés*, du nom d'une localité de la banlieue de Marseille, où l'on s'en sert beaucoup; ils ne sont pas d'une jouissance irréprochable, car on ne prend pas la peine de les diapasonner comme on devrait; ils varient de quelques commas auprès du ton de *la*. »

Galoubet et tambourin sont les compagnons joyeux et inséparables de toutes les fêtes de la Provence, ce pays béni, ensoleillé, où tout est prétexte à fêtes, à joies, à chansons de toutes sortes. Dans les *romerages*, les *obiertes*, les *trains*, etc., qui sont autant de fêtes spéciales à cette contrée enchanteresse, tous deux font entendre leurs joyeux accents, et c'est à ces accents que des foules processionnelles de paysans se mettent en marche, chantant leurs refrains les plus enlevants, dansant la farandole, et quittent même village pour aller trouver ceux du village voisin qui les attendent pour célébrer quelque solennité, ou simplement pour se serrer la main et passer ensemble une journée de plaisir.

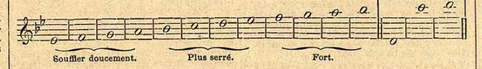
« Le *galoubet*, dit encore M. Vidal, compagnon de chaque fête de famille, est toujours recherché pour les réjouissances de jeunesse. Dans une noce, on ne saurait se passer de lui, et, avant comme après le festin, chacun est enlevé par ses joyeux morceaux, qui ébranlent les vieillards les plus engourdis et les filles les plus lourdes. Des malins s'amusent, parfois, à interrompre le bal par cette plaisanterie : ils se placent auprès du *tambourinaire*, en écorçant un citron ou en mangeant une orange; l'acide qu'ils pressent de ces fruits savoureux faisant venir, comme on dit, l'eau à la bouche du joueur, le gêne pour souffler, car le sifflet est bientôt engorgé de salive, et les trous, voilés par l'écoulement, produisent ce qu'on appelle le *miroir*, empêchant les notes de sortir clairement. Pareil inconvénient se présente encore s'il prend l'envie au flûteur de goûter une tranche de ces fruits, que lui offrent des invités pliasants; il est bientôt forcé de suspendre momentanément le souffle de l'harmonie, pour reprendre ensuite de plus belle. Quand on célèbre quelque grande fête, le tambourin est toujours appelé des premiers. Ceci me suggère une réflexion : le rappel du tambour est, le plus souvent, pour demander aide dans un malheur, un incendie ou tout autre sinistre; le son du tambourin est, au contraire, un signe de joie et convie aux divertissements, aux plaisirs de toute sorte, car il marque bien le rhythme de la danse, et appelle de loin les Provençaux, qu'il met en fête... Allons aux danses voir s'agiter la baguette qui rebondit en tapant sur la peau morte, et admirons la prestesse avec laquelle jouent les doigts du flûteur pour animer les cours et dégourdir les jambes paralysées! Le bal finit de la même manière qu'il a commencé, c'est-à-dire qu'on en revient comme on y est allé, en sautant et en gambadant de plus belle, avant comme après la danse, avant et après le repas, toujours en farandolant. »

C'est ici le lieu de citer ce couplet d'une chanson de l'Arlésien Michel de Truchet, qui célèbre le *galoubet* dans des vers harmonieux :

Jouvènt, fougues lèst pèr veni
A la farandoulo :
Lou *galoubet* toco à ravi,
Nous dis que fau segui;
Dounen-se la man,
E, quatecant,
Seguisen la foulo.
Es lou moumen de se pressa,
Car vai coumença;
De balans,
En avans,
Faguen lou round dessus lou champ.

(Garçons, soyez prêts à venir — A la farandole : — Le *galoubet* joue à ravir, — Il nous dit qu'il faut le suivre; — Donnons-nous la main, — Et, aussitôt, — Suivons la foule. — C'est le moment de se presser, — Car il va commencer; — Du mouvement, — En avant, — Faisons le rond sur-le-champ.)

Voici la gamme ou étendue du *galoubet*, avec l'indication des endroits de cette échelle ou l'exécutant doit souffler plus ou moins doucement, plus ou moins fort, selon qu'il monte ou qu'il descend.



Il est à remarquer que le renforcement du souffle suffit, d'après le doigter du *galoubet*, pour produire quatre sons différents, qui sont : la tonique, la quinte, l'octave et la douzième, particularité très-curieuse, les trois trous donnant ainsi une étendue de deux octaves, du *ré* grave au contre-*ré*. En notant bien l'indication de retenue de l'haleine que nous avons marquée de quatre en quatre mesures au-dessus de l'échelle que nous venons de donner, il nous faut ajouter que nous avons aussi observé qu'obtient chaque note : les *mi* et les *si* sortent lorsque tous les trous sont bouchés; au contraire, les deux *la* ne s'obtiennent qu'en débouchant; il ne faut boucher que le trou d'en dessous pour amener les *sol* et les *ré*; tandis que les *fa* et les *ut* exigent qu'il soit seul débouché. Nous ajoutons que le *ré* grave ainsi que l'*ut* et le *ré* aigus ne sortent que très-difficilement; ils ne se rencontrent que fort rarement dans la notation de la musique provençale, aussi nous nous plaçé ces trois notes, comme accessoires, à la queue de la portée. Le *ré* grave se fait en bouchant tous les trous, et en passant le petit doigt de côté, de façon qu'il couvre à moitié le *pavillon* ou évasement du flûtet. Quant à l'*ut* et au *ré* aigus, on les obtient de la même manière que les mêmes notes de l'octave inférieure, mais en pinçant avec beaucoup plus de force l'embouchure de l'instrument, ce qui est très-difficile. Enfin, nous répétons encore, il y a trois manières de souffler, ou plutôt trois degrés de force dans le vent que l'on fait passer dans le bec du *galoubet* : le *ré* grave commence par un vent doux, qui augmente progressivement jusqu'au *si*; le *si*, par un vent modéré, augmentant de même jusqu'au *fa*, et le *fa*, par un vent fort (en pinçant le bec), qui va toujours *crescendo* jusqu'au contre-*ré*, limite extrême de l'instrument.

D'après tout ce que nous avons dit plus haut, on a pu voir que le *galoubet* n'est pas un instrument d'orchestre, destiné à faire sa partie dans un ensemble. Il brille seul, sous le soleil bleu de la Provence, avec son frère chéri le tambourin, qui l'accompagne allégrement et qui lui fait une basse persistante et soutenue. Parfois, cependant, on le voit marier ses accents personnels et joyeux à ceux de quelques instruments étrangers, et d'aucuns prétendent qu'il ne fait pas mauvaise figure en compagnie de ces étrangers auxquels il ne se mêle que rarement. A ce sujet, écoutons une dernière fois M. Vidal :

« Du côté du Var, dit-il, on a le bon esprit de réserver une partie au tambourin (nous avons vu que ce nom caractérise et personnifie les deux instruments) dans quelques corps de musique. Je ne vois pas pourquoi on ne l'y introduirait pas ailleurs, puisque dans nos villages pour aller trouver ceux du village voisin qui les attendent pour célébrer quelque solennité, ou simplement pour se serrer la main et passer ensemble une journée de plaisir.

« Le *galoubet*, dit encore M. Vidal, compagnon de chaque fête de famille, est toujours recherché pour les réjouissances de jeunesse. Dans une noce, on ne saurait se passer de lui, et, avant comme après le festin, chacun est enlevé par ses joyeux morceaux, qui ébranlent les vieillards les plus engourdis et les filles les plus lourdes. Des malins s'amusent, parfois, à interrompre le bal par cette plaisanterie : ils se placent auprès du *tambourinaire*, en écorçant un citron ou en mangeant une orange; l'acide qu'ils pressent de ces fruits savoureux faisant venir, comme on dit, l'eau à la bouche du joueur, le gêne pour souffler, car le sifflet est bientôt engorgé de salive, et les trous, voilés par l'écoulement, produisent ce qu'on appelle le *miroir*, empêchant les notes de sortir clairement. Pareil inconvénient se présente encore s'il prend

GALOUBIE s. f. (ga-lou-bi). Navig. Embarcation en forme de bachot, qui a 8 à 10 mètres de longueur, sur 1m,50 à 1m,80 de largeur, et qui est principalement employée sur la Seine. On dit aussi GALOUBILLE.

GALOY s. m. (ga-loi). Féod. Droit du seigneur sur les biens des intestats et de ceux qui n'avaient pas d'héritiers légitimes.

GALSTON, bourg d'Ecosse, comté d'Ayr, à 35 kilom. S.-O. de Glascow, sur la rive gauche de l'Irwine, qui traverse sur un beau pont en pierre de trois arches; 2,738 hab. Manufactures et tissage de coton. On remarque dans le bourg l'ancien château de Barr, et, dans les environs, les vestiges d'un camp romain et d'un cirque. Près de là se trouve aussi le château de Loudoy.

GALSWINTHE ou **GALSUINTHE**, femme de Chilpéric, roi des Francs de Neustrie, née vers 541, morte en 568. Elle était fille d'Athanagilde, roi des Wisigoths, et sœur de Brunehaut, déjà mariée à Sigebert, roi d'Austrasie. Chilpéric, qui était enfant au moment de sa sanglante conquête, envoya des députés au roi Wisigoth, « lui promettant d'abandonner ses concubines s'il voulait lui donner sa fille en mariage. » Athanagilde espéra qu'ainsi lui serait assurée l'amitié des deux pays et consentit à cette union. Mais Galswinthe sentit à cette nouvelle un triste pressentiment, et, quand les ambassadeurs francs se présentèrent pour la saluer reine, ils la trouvèrent pleurant sur le sein de sa mère. On n'osa parler de départ. Il laissa s'écouler un jour, puis deux, mais, le troisième étant arrivé, on annonça à la jeune reine qu'il fallait partir. Athanagilde l'obligea de faire réserver un appartement pour la séparer de sa mère; enfin, elle fut remise entre les mains de ceux qui devaient la conduire à son époux.

Depuis les villes de Narbonne et de Carcassonne, qui faisaient alors partie du royaume des Goths, jusqu'à Rouen, où devait se célébrer le mariage, le voyage de Galswinthe eût été bien faire augurer de l'avenir à cette enfant faite reine malgré elle. En effet, « aux portes de chaque grande ville le cortége faisait halte et tout se disposait pour une entrée solennelle. Les cavaliers jetaient bas leurs manteaux de route, découvraient les harnais de leurs chevaux et s'armaient de leurs boucliers suspendus à l'arçon de la selle; la fiancée du roi de Neustrie quittait son lourd chariot de voyage pour un char de parade en forme de tour et tout couvert de plaques d'argent. » (Augustin Thierry, *Récits mérovingiens.*)

Les noces de Galswinthe furent célébrées à Rouen avec une grande magnificence. Les Francs lui jurèrent fidélité; le roi renouvela solennellement sa promesse de constance et de foi conjugale; posant sa main sur une chasse qui contenait des reliques, il jura de ne jamais répudier la fille du roi des Goths, et, tant qu'il vivrait, de ne prendre aucune autre femme.

Le lendemain, le roi constitua en dot à la nouvelle épouse plusieurs villes de son royaume, et, suivant l'usage qui s'est transmis jusqu'à nous, il lui présenta, pour prix de sa virginité, un bouquet composé des fleurs blanches de l'oranger.

Jamais on n'avait vu noces plus magnifiques; Galswinthe était heureuse. Ses sujets l'adoraient et son mari paraissait l'aimer sincèrement. Ce bonheur dura à peine quelques semaines. Chilpéric revint dans les bras de Frédégonde, et la malheureuse reine se trouva tout d'un coup délaissée. Ne pouvant ramener celui qui lui avait fait serment de fidélité, elle le supplia de la laisser retourner en Espagne auprès de ses parents; mais le roi, ayant autant que méchant, craignant que Galswinthe ne reprît les trésors qu'elle avait apportés, lui refusa constamment cette grâce; il jugea qu'il était plus sûr de s'en débarrasser pour toujours. Il donna l'ordre à un de ses serviteurs de l'étrangler pendant son sommeil, et le lendemain on la trouva morte dans son lit.

» Ainsi, dit Augustin Thierry, ainsi périt cette femme qu'une sorte de révélation intérieure semblait avertir d'avance du sort qui lui était réservé; figure mélancolique et douce qui traversa la barbarie mérovingienne comme une apparition d'un autre siècle.

» Malgré l'affaiblissement du sens moral, au milieu des crimes et des malheurs sans nombre, il y eut des âmes profondément émues d'une infortune si peu méritée, et leurs sympathies eurent, selon l'esprit du temps, une couleur superstitieuse. »

Grégoire de Tours rapporte que la lampe éclairant la chapelle mortuaire de Galswinthe, s'étant détachée tout d'un coup de la chaîne qui la supportait, vint frapper sur la dalle et s'y enfonça, mais sans se briser, preuve manifeste de la colère de Dieu.

GALT, ville des Etats-Unis, haut Canada, à 40 kilom. O.-N.-O. d'Hamilton, sur la rive gauche de l'Ouse ou Grande-Rivière, dans une vallée entourée de hautes collines; 3,248 hab. Elle est bâtie dans une position pittoresque de taille et possède un grand nombre de manufactures et de moulins à farine.

GALT (John), célèbre écrivain humoriste anglais, né à Irvine (Ayrshire) en 1779, mort à Greenock en 1839. Il passa sa jeunesse à Greenwich, y fréquenta la société et se mit à en étudier les mœurs, à en observer les ridicules qu'il sut peindre avec beaucoup de gaieté. Il essaya du commerce, mais sans succès, puis étudia le droit, et, enfin, se mit à voyager. Il visita l'Italie et la Turquie. A son retour, il mit ses observations dans l'ouvrage qui a pour titre : *Travels in the years* 1809-1811 (Londres, 1812, in-4°). Ce livre renferme beaucoup de données statistiques et commerciales. Il soumit aussi au gouvernement anglais un plan pour le transit des marchandises du Levant par la Turquie, et il le développa plus en détail dans les *Reflections on political and commercial subjects* (1812), ainsi que dans ses *Letters from the Levant* (1813). Le gouvernement ni le public n'ayant fait bon accueil à ses idées, il alla à Gibraltar représenter le commerce britannique et de là au Canada. Enfin, il revit l'Angleterre et se consacra entièrement à la littérature d'imagination, convenant mieux à la tournure de son esprit. Outre les ouvrages précités, on a de lui les romans et écrits suivants : *Southennan*, *Sir Andrew Wylie*, *Stanley Buxton*, *Raingan Gilhaize*, *Rothelun*, *Boy le Corlet*, *Lairds of Grippy*, *Vie et études de Benjamin West*, *Vie et administration du cardinal Wolsey* (Londres, 1813), *Vie de Lyron*. Galt a écrit son autobiographie (Londres, 1833, 2 vol.), quatre tragédies et des poèmes (1818-1833). Il y peint, avec beaucoup de charme et de vérité, la vie de famille de la classe moyenne et de la classe inférieure, en Ecosse, dans des nouvelles qui sont des chefs-d'œuvre d'humour et d'observation : *Ayreshire Legatees*, *The Prevost*, *Lawrie Todd* et *The annals of the Parish*. Des critiques assurent que ces ouvrages sont supérieurs à ceux de Walter Scott.

GALTABE s. m. (gal-ta-be). Erpét. Espèce de lézard.

GALTELLE, bourg d'Italie, dans l'île de Sardaigne, à 106 kilom. de Sassari, sur le flanc droit du Cedrino; 1,150 hab. C'était autrefois une ville de 14,000 hab. On y remarque encore les ruines de la vieille cathédrale, et une église paroissiale où se trouve un crucifix qui attire chaque année de nombreux pèlerins par son prétendu pouvoir miraculeux.

GALTIES, chaîne de montagnes d'Irlande, dans le comté de Limerick, qui appartient à Lord Kingsborough. Elle se dirige de l'E. à l'O., de Charleville à la Suir, sur une étendue de 40 kilom. Son point culminant, le Galtimore, s'élève à 850 mètres.

GALUCHAT s. m. (ga-lu-cha — du nom de *Galuchat*, l'inventeur). Techn. Peau de squale ou de raie préparée, dont on se sert pour couvrir certains objets, comme des boîtes, des étuis, des fourreaux d'épées, etc. *Le monsieur tira de sa poche de portefeuille un petit écrin en* GALUCHAT *vert monté en argent.* (L. Lecomte.)

— Ichthyol. Nom vulgaire d'une espèce de raie dite pastenague, qui fournit la peau de même nom.

— **Encycl.** Le *galuchat* commun, *galuchat* à petit grain des galniers, est employé à couvrir des fourreaux, des écrins, de petits meubles précieux. Il provient de plusieurs espèces de squales, notamment de la petite rousette, et de quelques espèces de raies.

Les Anglais nous fournissent le *galuchat* à gros grain, et nous en ont longtemps caché la provenance. C'est la peau de la raie pastenague, qu'on pêche dans la mer Rouge et dans la mer des Indes. Ce renseignement est dû à Cuvier. Elle sert aux mêmes usages que le *galuchat* à petit grain, mais son prix est bien plus élevé.

GALUCHET s. m. (ga-lu-chè). Pop. A Paris, Sorte de parasite dégoûtant, qui s'impose à la campagne, à des personnes qu'il connaît à peine : *Le dimanche est le grand jour des* GALUCHETS. *Le* GALUCHET *est l'ami intime de toute personne qui possède une campagne.*
— Argot. Valet d'un jeu de cartes.

GALUME s. f. (ga-lu-me — altér. de *glume*). Bot. Syn. de GLUME.

GALUMNE s. f. (ga-lum-ne). Arachn. Genre d'arachnides, de l'ordre des acarides, formé aux dépens du genre notaspis, et non encore décrit.

GALUPPI (Balthazar), dit **Buranello**, compositeur bouffe italien, né à Burano, près de Venise, en 1706, mort en 1785. A seize ans, Galuppi, qui avait reçu de son père quelques notions musicales, se rendit à Venise, et, pour vivre, entra comme organiste dans plusieurs églises. Peu de temps après, sans aucune notion de la partie scientifique de l'art musical, il écrivit la musique d'un opéra bouffe, qui subit une chute complète. Galuppi, désespéré de son échec, ne savait plus à quel saint se vouer, quand il eut la chance d'inspirer de l'intérêt à Marcello, qui le fit entrer dans l'école de Lotti, auprès duquel le *maestro* sifflé se livra avec ardeur à l'étude du contre-point. Lorsque Galuppi se crut assez fort pour aborder de nouveau la scène, il eut encore recours à Marcello, qui eut la bonté d'écrire pour lui le livret de la *Dorinda*. Représentée en 1729, cette production fut bien accueillie par le public. Une fois la bride lâchée à sa verve, Galuppi ne s'arrêta plus, et, de 1729 à 1777, les théâtres d'Italie furent alimentés par ses ouvrages que le succès accompagna toujours. Il composa, en 1762, pour la chapelle de Saint-Marc, organiste de plusieurs églises et directeur du conservatoire des *Incurables*, ce compositeur fut, à soixante-trois ans, appelé en Russie par l'impératrice Catherine II. Outre un traitement annuel de 4,000 roubles, on lui assura un logement et une voiture de la cour toutes les fois que la disposition du corps de cocher le permettrait. L'orchestre que Galuppi trouva à son arrivée à Saint-Pétersbourg était simplement exécrable, et ne soupçonnait même pas les premières notions du forte et du *staccato*. Galuppi parvint à le rendre à peu près supportable. En 1768, Galuppi revint à Venise et y reprit ses occupations. Il cessa d'écrire pour le théâtre en 1777; mais il continua jusqu'à sa mort à composer des morceaux de musique religieuse.

On doit à ce compositeur inépuisable cinquante-quatre partitions tant sérieuses que bouffes. Dans ces ouvrages, Galuppi ne brille ni par la science harmonique, ni par l'originalité des idées; mais on y trouve une verve soutenue, une gaieté franche, une bonhomie souriante et une mélodie souvent pleine de fraîcheur. Ses compositions ont disparu de la scène, à la suite des progrès de l'art musical et des transformations amenées par le progrès; cependant les compositeurs trouveront toujours dans ces œuvres d'impérissables modèles des qualités indispensables au genre bouffe. Sa musique religieuse est de beaucoup inférieure à ses productions dramatiques. Aucune des œuvres de Galuppi n'a été gravée.

GALUPSE s. f. (ga-lu-pse). Mar. Bateau en usage sur les côtes de Bretagne.

GALUSKY (Louis-Charles), littérateur, né à Paris en 1817. Il a pris part à la rédaction du *Journal de l'instruction publique*, de la *Revue des Deux-Mondes*, de la *Revue encyclopédique*, publié une *Méthode pour étudier l'accentuation grecque* (1843), en collaboration avec M. Egger; mais il s'est surtout fait connaître par la traduction des ouvrages suivants d'Alexandre de Humboldt : le *Cosmos*, *essai d'une description physique du monde* (1846-1859, 4 vol. in-8°), avec M. Faye; *Tableaux de la nature* (1850-1851, 2 vol. in-12); *Mélanges de géologie et de physique générale* (1855).

GALUZZI (Riguccio), historien italien, né à Volterre, près de Pise, vers 1730, mort en 1801. Il fut chargé par le grand-duc Léopold d'écrire *l'Histoire du grand-duché de Toscane sous le gouvernement des Médicis*, ouvrage qui parut à Livourne (1771, 8 vol. in-8°) et qui a été traduit en français par Lefebvre de Villebrune et Mlle de Kéralio (Paris, 1782-1783, 9 vol. in-12). Cette histoire, la plus complète qu'on possède sur cette époque, est écrite d'un style nerveux et précis, mais sans correction.

GALVADONESME s. m. (gal-va-do-nè-sme). Chir. Appareil mécanique contre l'asphyxie.

GALVAM ou **GALVAO** (Duarte), historien portugais, né à Evora en 1435, mort en 1517. Son mérite, ses talents variés lui gagnèrent la faveur d'Alphonse V, qui le nomma chronologiste du royaume, de Jean II, dont il fut le secrétaire, et d'Emmanuel, qui l'envoya en ambassade auprès du pape Alexandre VI, de l'empereur Maximilien, de Louis XII, roi de de France, et d'Hélène, reine d'Ethiopie. C'est en se rendant auprès de cette reine que, attaqué par une maladie violente, il succomba dans l'île de Camaraon. Galvam avait mis dans un meilleur ordre et dans un style plus élégant les chroniques des rois de Portugal par Fernand Lopez. Une de ces chroniques a été publiée par Miguel Lopez Ferreira, sous le titre de : *Chronica do muito alto e muito esciarecido principe D. Alfonso Henriquez primeiro rey de Portugal* (Lisbonne, 1726, in-fol.).

GALVAM ou **GALVAO** (Antoine), capitaine portugais, surnommé l'*Apôtre des Moluques*, mort en 1557; il était fils du précédent. Nommé gouverneur des îles Moluques par le vice-roi des Indes, Nuno da Cunha, vers 1538, Galvam comprima, avec une grande énergie, la soulèvement des indigènes causé par l'odieuse administration de Tristam d'Altaïde, purgea les mers voisines des corsaires qui les infestaient, se concilia tous les esprits par son esprit de justice, son humanité, traita les Indiens avec autant de bonté que ses compatriotes, s'attacha à convertir les idolâtres, obtint à ce point de vue de grands succès et se vit à plusieurs reprises pressé par la population reconnaissante de prendre la souveraineté et le titre de roi des Moluques. Galvam, qui était aussi désintéressé qu'humain, refusa constamment, et retourna en Portugal (1545), après avoir dépensé tout ce qu'il possédait en fondations libérales. Loin d'être récompensé de ses services, Galvam ne reçut du roi Jean III que le plus froid accueil. Il tomba dans une irrémédiable disgrâce, et, comme il était sans ressources, il alla se réfugier dans l'hôpital de Lisbonne, où il termina sa vie. Galvam a laissé un ouvrage curieux sur les différents chemins par où l'on allait anciennement aux Indes et sur les découvertes anciennes et modernes jusqu'en 1550. Cet ouvrage a été publié sous le titre de : *Tratado que compos o nobre e notual capitao Antonio Galvao* (1563, in-8°).

GALVAM ou **GALVAO** (Francisco-Fernandès), prédicateur portugais, né à Lisbonne en 1584, mort en 1610. Il se fit recevoir docteur en théologie et jouit d'une grande réputation comme orateur de la chaire. Galvam est regardé en Portugal comme un écrivain classique. Ses œuvres ont été publiées sous le titre de : *Sermoes* (Lisbonne, 1611, in-4°).

GALVANI (Louis), physicien célèbre et médecin, né à Bologne en 1737, mort dans cette ville en 1798. Tout d'abord il se voua avec passion à l'étude de la théologie, et il se fit enseveli dans un cloître si sombre parmi ne l'en eussent détourné, en lui ouvrant la carrière médicale. En 1762, après une thèse fort remarquable sur la *formation des os*, il obtint la chaire d'anatomie de l'université de Bologne. Le hasard le mit, en 1786, sur la voie d'une des plus belles découvertes de la physique moderne. Sa femme, atteinte d'une affection de poitrine, prenait des bouillons de grenouille; Galvani, qui l'aimait avec passion, s'occupait lui-même du soin de les lui préparer. On avait posé sur une table, où se trouvait une machine électrique, quelques unes de ces grenouilles écorchées; l'un des aides qui coopéraient aux expériences approcha, sans y penser, la pointe d'un scalpel des nerfs crureux internes de l'un de ces animaux : aussitôt tous les muscles des membres furent agités de fortes convulsions. Mme Galvani, pleine de sagacité, frappée de la nouveauté de ce phénomène, crut s'apercevoir qu'il concourait avec le dégagement de l'étincelle électrique. Elle courut en avertir son mari. Son soupçon fut bientôt vérifié. On répéta la même expérience; les mêmes nerfs furent touchés sans que d'autres grenouilles tandis que la machine électrique était en repos, et les contractions n'eurent pas lieu. De ces expériences répétées un nombre infini de fois, Galvani crut devoir conclure que les animaux sont doués d'une électricité particulière, inhérente à leur économie, beaucoup plus abondamment répandue dans le système nerveux, sécrétée par le cerveau et distribuée par les nerfs aux différentes parties du corps. Les principes théoriques de Galvani n'ont pas résisté à l'épreuve des expériences innombrables qu'ils ont provoquées; mais il reste au physicien italien la gloire d'avoir le premier remué fortement la science sur un point dont on ignorait l'existence avant lui. C'est Volta qui démontra que le prétendu fluide nerveux n'avait rien de réel, et que les nerfs et les muscles des animaux dans tous les phénomènes observés, jouaient simplement le rôle de conducteurs de l'électricité et pouvaient être remplacés par d'autres corps, un drap mouillé, du papier, etc.; mais Galvani ferma toujours les yeux à l'évidence.

Lors de l'établissement de la république Cisalpine, il aime mieux renoncer à sa chaire que de prêter serment à un ordre de choses qui froissait ses convictions politiques et religieuses, et il ne répondit même point à un décret du gouvernement, qui, par égard, lui rendait sa place sans condition. Réduit à l'indigence par son obstination, et miné par le chagrin que lui causa la perte de sa femme, il se retira chez son frère Jacques où il mourut. Outre les travaux sur lesquels se fonde sa célébrité, on trouve de lui, dans les *Actes de l'Institut de Bologne*, différents mémoires sur les voies urinaires des oiseaux et sur l'organe de l'ouïe.

GALVANIE s. f. (gal-va-nî). Bot. Genre de rubiacées du Brésil.

GALVANIQUE adj. (gal-va-ni-ke — du nom de *Galvani*, savant italien). Physiq. Qui a rapport au galvanisme : *Fluide* GALVANIQUE. *Faits* GALVANIQUES. *Expériences* GALVANIQUES.

GALVANIQUEMENT adv. (gal-va-ni-ke-man — rad. *galvanique*). Physiq. D'une manière galvanique; par les effets du galvanisme.

GALVANISATION s. f. (gal-va-ni-za-si-on — rad. *galvaniser*). Physiq. Action de galvaniser; manière de galvaniser : *La* GALVANISATION *des métaux*.

GALVANISÉ, ÉE (gal-va-ni-zé) part. passé du v. Galvaniser. Soumis à l'effet de la pile électrique : *Un cadavre* GALVANISÉ.
— Par anal. Subitement animé :

Il se tord sur lui-même, et ce corps si débile
Bondit, *galvanisé* par un excès de bile.
BARTHÉLEMY.

— Fig. Qui a reçu une sorte de vie artificielle : *Un cœur un instant* GALVANISÉ.

GALVANISER v. a. ou tr. (gal-va-ni-zé — du nom de *Galvani*, qui découvrit les propriétés galvaniques des métaux). Physiq. Électriser au moyen d'une pile. Soumettre à l'action galvanique d'une pile, en parlant d'un cadavre auquel on imprime ainsi des mouvements convulsifs : GALVANISER *un cadavre. On peut bien* GALVANISER *les morts et les faire tenir debout un instant; mais ce sont toujours de mauvais marcheurs.* (Th. Gaut.)
— Par ext. Animer, donner du mouvement à : *C'est une ville morte, que* GALVANISE *à peine le contact des étrangers.* (Th. Gaut.)
— Fig. Animer d'une sorte de vie factice : GALVANISER *une société morte. T'ai-je dépeint? — Non; mais cesse de* GALVANISER *cette passion.* (Balz.) *Lui annoncer la présence de Mme du Rouvray, c'était* GALVANISER *d'un seul coup tout ce qui participait encore à la vie dans ce corps prêt à se désorganiser.* (H. Castille.)

Notre littérature a cent mille raisons
Pour parler de noyés, de morts et de gueuilles;
Elle-même est un mort que nous *galvanisons*.
A. DE MUSSET.

GALVANISEUR s. m. (gal-va-ni-zeur — rad. *galvaniser*). Individu qui galvanise : *Un habile* GALVANISEUR.

GALVANISME s. m. (gal-va-ni-sme — du nom de *Galvani*, qui a le premier remarqué ces phénomènes). Physiq. Classe de phénomènes électriques qui consistent en des mouvements rapides de contraction et de distension, produits sur les muscles, soit par le contact des muscles et des nerfs, soit par l'effet d'un courant transmis par un conducteur métallique; électricité développée par des actions chimiques : *Le* GALVANISME *a dû ses premiers développements à Volta, l'inventeur des piles.*

L'étonnant *galvanisme*, aidé de la chimie,
Doit-il nous révéler les sources de la vie?
ANDRIEUX.

Il Agent connu seulement par ses effets, auquel sont dus les phénomènes galvaniques, et que l'on confond généralement aujourd'hui avec l'électricité.
— Fig. Sorte de vie factice; action de ranimer : *Une ville morte sans* GALVANISME. *Un amour-propre d'Etienne au désespoir de se sentir sans idées, en lui dictant, lui corrigeant, ou lui finissant ses feuilletons. Ce* GALVANISME *moral fut récompensé par un accroît de recettes.* (Balz.)

— **Encycl.** Physiq. Dès 1767, Sulzer avait fait la remarque qu'en plaçant une lame de cuivre sur deux faces de la langue et une lame d'argent sur la face opposée, on percevait une saveur piquante, accompagnée d'une lueur qui passait devant les yeux chaque fois que ces deux lames étaient mises en contact. Les mêmes résultats peuvent être obtenus en se servant de zinc et de cuivre. La saveur qui se développe alors est due aux principes acides et alcalins, que le courant met à nu, en décomposant les sécrétions salivaires. On a, depuis cette époque, répété cette expérience de plusieurs manières; ainsi, on a déterminé l'apparence lumineuse en appliquant l'une des lames à chacun des yeux, ou l'une à l'un des yeux et l'autre dans les fosses nasales, ou l'une à la langue et l'autre aux gencives supérieures. On rapporte que le docteur Monro était tellement sensible à l'action galvanique, qu'il saignait du nez quand, ayant placé un morceau de zinc dans les fosses nasales, il le mettait en contact avec une lame de cuivre posée sur la langue.

Galvani observa, en 1780, que une grenouille fraîchement écorchée, que, par hasard, il avait déposée sur une table, près d'une machine électrique, faisait des mouvements convulsifs quand il approchait son scalpel des nerfs crureux de l'animal, en même temps que l'une des personnes présentes tirait une étincelle. Quelques années plus tard, il aperçut les mêmes contractions dans les membres d'une grenouille, également dépouillée et coupée par la moitié, qu'il avait suspendue à son balcon par la moelle épinière, au moyen d'un crochet de cuivre; il remarqua que les contractions musculaires avaient lieu à chaque contact entre les barreaux de fer du balcon. Ces deux faits le portèrent à supposer que les convulsions étaient dues à un courant électrique circulant des nerfs lombaires aux muscles des cuisses par l'intermédiaire des corps métalliques. Il en vint à admettre une *électricité animale*, qui fut même accueillie par un grand nombre de savants. Pour répéter l'expérience fondamentale de Galvani, on dépouille une grenouille, on coupe la colonne vertébrale un peu au-dessous des pattes de devant; puis on détache les chairs qui entourent la colonne, afin que les cuisses n'y adhèrent absolument que par les nerfs lombaires; ceux-ci se rencontrent, sous la forme de filets blancs, à droite et à gauche des vertèbres. Si l'on place l'une des extrémités d'une pièce métallique formée de deux arcs, zinc et cuivre, entre les filets cités plus haut et la colonne vertébrale, et que l'on touche avec l'autre extrémité les muscles de l'une des cuisses, ceux-ci se contractent et impriment à la jambe de la grenouille un mouvement de flexion analogue à celui qui se manifeste dans l'état de vie. Pour expliquer ces faits nouveaux, on compara d'abord la grenouille à une bouteille de Leyde, les nerfs représentant l'armature intérieure et les muscles l'armature extérieure; les fluides, dits *galvaniques*, déterminaient la contraction lorsqu'ils pouvaient se recomposer par l'intermédiaire de l'arc conducteur.

Cette idée, que les animaux pouvaient avoir une électricité propre à leur système et résidant en eux de la même manière que dans une bouteille de Leyde, trouva presque immédiatement un adversaire sérieux, qui ne se laissa pas entraîner par l'opinion générale; nous voulons parler de Volta, professeur de physique à Pavie, qui déjà avait donné à la science l'électrophore, l'électromètre condensateur et l'eudiomètre. Cet habile physicien s'appliqua à démontrer que les effets obtenus provenaient uniquement de l'électricité développée par le contact des deux métaux. Galvani ayant constaté que non-seulement on pouvait exciter les contractions en n'employant qu'un arc de métal homogène, mais que les résultats étaient les mêmes quand on mettait en contact immédiat les nerfs lombaires et les muscles crureux, Volta répondit en posant cette règle générale : Que deux substances hétérogènes quelconques, mises en contact, se constituent toujours, l'une à l'état positif, l'autre à l'état négatif. » Wells, de son côté, mettait hors de doute que l'arc métallique homogène ne produisait aucun effet quand il était très-pur; mais qu'il suffisait de le frotter